

La littérature en quête de réel:  
«Un nouvel âge de l'enquête», de Laurent Demanze

**Médiapart, 9 juin 2019, par Lise Wajeman**

**Avec *Un nouvel âge de l'enquête*, le chercheur Laurent Demanze saisit et étudie un tournant dans la littérature contemporaine, qui cultive une «passion du réel» à l'articulation des sciences sociales et de l'imaginaire. Car il est temps de comprendre que la littérature n'est pas enfermée dans une tour d'ivoire, elle bat le pavé.**

**E**n 2014, Patrick Modiano recevait le prix Nobel de littérature ; l'année suivante, c'était au tour de Svetlana Alexievitch. Pas de point commun apparent entre une journaliste spécialiste de l'ère soviétique et un écrivain français absorbé par l'évocation inquiète de l'Occupation et de l'après-guerre. Pourtant, la succession des distinctions pointe l'émergence d'un phénomène nouveau – c'est aussi à cela que servent les prix : car les deux auteurs pratiquent une littérature de l'enquête, à la croisée du reportage et du roman noir, de l'étude de terrain et de l'autofiction.

Ils produisent des textes qui ne sont pas des fictions, mais ne sont pas non plus des comptes-rendus strictement factuels. Des livres que l'on définit plus aisément par la négative («*non-fiction novel*»), qui s'écrivent dans le bougé de la perception, et bâtissent un monde au statut incertain : ce qu'on lit a donc eu lieu, vraiment ?

C'est à cette floraison contemporaine de la littérature d'enquête que Laurent Demanze, professeur de littérature française à l'université de Grenoble, consacre une étude éclairante. Au-delà des analyses approfondies de tel ou tel texte, le livre a l'immense mérite de saisir et de rendre lisible un tournant majeur dans le rapport que nous entretenons aux histoires qu'on nous raconte.

À ce titre, si Laurent Demanze se concentre sur un corpus exclusivement littéraire, son étude intéresse tous les lecteurs et

spectateurs que nous sommes. Car elle peut aider à penser, par analogie, le renouveau du théâtre documentaire, le succès de certains genres au cinéma (pourquoi tant de biopics, ou d'histoires estampillées «vécues pour de vrai» ?) ou, par opposition, notre goût en matière de séries (pourquoi sommes-nous plus friands d'extravagances fictionnelles quand elles prennent la forme de feuilletons ou de sagas ?). Elle offre aussi un contrepoint utile à notre désarroi devant la prolifération des *fake news* : car nous recherchons dans la littérature un savoir, mais aussi cette hésitation (vrai ? pas vrai ?) qui nous mine dans la vie publique.

Notre soif de réel ne s'exprime pas partout selon les mêmes modalités. Cela fait longtemps qu'elle a été identifiée dans le champ de l'art contemporain : le critique américain Hal Foster publiait en 1996 un livre sur *Le Retour du réel* (traduit et publié aux éditions La lettre volée en 2005). L'étude de Demanze s'empare de ce désir d'investigation, de saisie du monde, dans la littérature contemporaine, à l'articulation des sciences sociales et de l'imaginaire.

Il offre ainsi un pendant aux réflexions menées par des historiens ces dernières années sur les points de rencontre entre la démarche scientifique et l'art d'écrire : *L'histoire est une littérature contemporaine*, affirmait Ivan Jablonka en 2014 ; plus récemment, avec *La Griffé du temps*, Judith Lyon-Caen se demandait «ce que l'histoire peut dire de la littérature».

La rencontre entre littérature et investigation ne date pas d'aujourd'hui. Demanze commence par rappeler que le titre de son livre reprend la formule de Zola, qui désignait le XIX<sup>e</sup> siècle comme l'«âge de l'enquête». Développement du journalisme, invention du roman policier, émergence des sciences sociales : le siècle est pris d'une «poussée investigatrice», selon les termes de l'historien Dominique Kalifa.

Mais au XX<sup>e</sup> siècle s'impose une autonomisation croissante des champs – et notamment de la littérature, qui se définit comme pure construction de langage, indépendamment de tout rapport à la référence : le texte est à lui-même sa propre fin ; le Nouveau Roman refuse de «faire concurrence à l'état-civil» – ambition de Balzac. D'autre part, l'aspiration à une ob-

jectivité scientifique dans les sciences humaines contribue à les séparer de la littérature. Enfin, l'enquête devient un modèle si commun (avec la prolifération des reportages) qu'elle n'a plus rien d'une méthodologie spécifique susceptible d'être revendiquée en propre par tel ou tel champ.

Nous n'en sommes plus là aujourd'hui, explique Demanze :

« C'est à fronts renversés que se constituent les épistémologies contemporaines : depuis que leur mouvement d'institutionnalisation et d'autonomisation a pris fin, les disciplines sont moins en recherche de distinction qu'en désir de convergence pour compenser l'éclatement des spécialités et des expertises. Un large mouvement contemporain de rejointoiement des savoirs et des disciplines, d'hybridation des méthodologies et des pratiques redonne au modèle de l'enquête son urgence. [...] Forme ouverte aux croisements méthodologiques, [l'enquête] est redevenue à l'époque contemporaine un paradigme majeur, pour nouer ensemble les disciplines et penser de concert littérature et sciences sociales dans une même démarche cognitive. »

Le renouveau du paradigme inquisitorial est aussi lié aux évolutions politiques. L'émergence de l'enquête est indissolublement liée à celle du modèle démocratique, ce qui prend la forme, au XIXe siècle, d'une « exigence de savoir partagé », d'un « droit à chacun à participer à la recherche du vrai ». Mais l'enquête est aussi, d'emblée, un instrument du pouvoir : à des fins de contrôle, de surveillance, de « normalisation du corps social ».

Les écrivains contemporains reprennent le paradigme inquisitorial pour le retourner contre ses usages coercitifs. Il s'agit de faire porter le regard sur des territoires marginaux, sans adopter une position de surplomb :

« [L'écrivain contemporain] s'implique dans le concret des enjeux sociaux, dans le dense tissu territorial des ateliers d'écriture et des résidences, dans des formes d'implication concrète et des micropolitiques locales [...]. Il est, à la manière de l'eth-

nographe ou du sociologue sur le terrain, en prise avec l'épaisseur sociale.» D'où le travail de François Bon pour *Prison*, par exemple, écrit à partir d'ateliers d'écriture avec des détenus.

Enfin, le goût de l'enquête est celui de nos sociétés post-post-modernes : après la chute des grands récits à la fin du XXe siècle, et à l'heure des fake news, le retour à «l'expérience concrète du monde» semble la seule issue. Pas question pour autant de prétendre renouer avec des modèles révolus, ceux de romans qui aspiraient à contenir le monde et à en dire la vérité : plus personne ne croit à l'illusion réaliste. «Voilà pourquoi les enquêtes contemporaines n'ont pas pour ambition de représenter le réel, mais d'interroger les conditions de sa fabrique, d'inquiéter les institutions qui le construisent et de questionner les conditions de son exploration.» Le modèle de l'interprétation subjective, qui avait subsisté dans la littérature du XXe siècle comme un anachronisme, est redevenu le moyen de parler d'un monde marqué par l'opacité du réel, non pour prétendre l'élucider, mais simplement pour la dire.

### **Cartographie de l'enquête**

Le livre de Laurent Demanze entreprend donc d'explorer ce terrain des nouvelles écritures de l'enquête, en retenant trois modèles pour la figure de l'enquêteur – le détective, le reporter et l'ethnographe – et cinq gestes pour l'enquête : «s'étonner», et conduire une enquête à partir d'indices, comme Daniel Mendelsohn dans *Les Disparus* (2006), récit des recherches menées par l'écrivain pour comprendre ce qu'il est advenu de sa famille tuée en Pologne en 1941 ; «explorer», ce qui suppose de faire un «retour au terrain» à la façon de Philippe Vasset explorant les zones non cartographiées de la région parisienne dans *Un livre blanc* (2007) ; «collecter», recueillir et rassembler des fragments, qu'ils proviennent des archives ou de témoignages oraux, comme dans le triptyque rwandais de Jean Hatzfeld ; «restituer» les voix et le travail de recherche ; et enfin «poursuivre», c'est-à-dire conduire «une enquête sur une enquête

pour dire à travers le pli d'une réflexivité l'inquiétude sur les protocoles de savoir et le désir de vérité ».

À la manière de ses objets d'étude, le livre de Laurent Demanze présente donc une enquête sur les récits d'enquête, la cartographie d'une littérature, et contribue à rendre plus lisible notre présent. Son étude fait alterner synthèses structurantes et analyses approfondies d'œuvres : *Un nouvel âge de l'enquête* outil qui veut se saisir de l'épaisseur du monde, mais réjouit aussi qui butine en quête de nouvelles découvertes. Sa lecture suscite cependant trois interrogations.

La première porte sur le corpus étudié par Demanze : le paysage que compose son livre place la littérature française en son centre. Elle y est ultra majoritaire ; si quelques grands noms de la littérature mondiale apparaissent (américains en majorité, de James Agee à Tom Wolfe), c'est sous la forme d'excursus ponctuels et de manière un peu aléatoire : cette littérature étrangère est observée depuis la France. Certes, il n'y a de savoirs que locaux, en matière d'enquête – il serait impossible et inepte de prétendre embrasser le champ planétaire. Mais le problème est que l'horizon français du livre n'est jamais explicité : quelle drôle de cartographie que celle qui néglige de dire de quel territoire elle parle. Ce territoire reste à l'état d'impensé, ce qui dessine une carte du monde pour le moins déformée, dans laquelle la littérature française continue d'occuper la place brillante qu'elle a longtemps revendiquée. Les savoirs locaux produisent de curieux prismes quand ils négligent de se saisir comme tels.

La seconde interrogation porte sur l'éthique de ces enquêtes littéraires. Elles ont un statut incertain puisque leur contrat de lecture implique qu'elles nous parlent de choses et de gens réels, sans être assujetties à un impératif de véridicité. Cette indétermination est une richesse, puisqu'elle permet de constituer des savoirs en traitant de la fiction comme d'un moyen de produire de la connaissance, des affects, etc. Mais le trouble peut devenir problématique, ce dont s'alarmait il y a dix ans déjà un article de Galia Ackerman et Frédérick Lemarchand, consacré au « Bon et mauvais usage du témoignage dans l'œuvre de

Svetlana Alexievitch», qui démonte le travail de réécriture, de mise en scène, voire d'inflexion idéologique que pratique la récipiendaire du prix Nobel sur les récits qu'elle a recueillis. Or ses textes sont le plus souvent reçus comme des documents véridiques. Les enquêtes littéraires sont infalsifiables – il est impossible de les réfuter : c'est aussi leur limite.

La troisième question qui naît à la lecture du livre de Demanze porte sur une politique de la littérature. Le tableau d'ensemble qu'il dresse montre que les enquêtes littéraires françaises occupent dans leur très grande majorité un positionnement qu'on pourrait dire «de gauche» : attention aux marges, refus des logiques de domination, mise en évidence des processus d'institution, de production du réel. En cela la littérature reprend les acquis des sciences sociales, qu'elle fait fructifier. Cependant apparaissent aussi des constantes : préférer la fragilité à la force, l'effacement ou la discrétion plutôt que la posture héroïque, l'interstice plutôt que l'érection monumentale. Il serait malvenu d'en faire un grief : c'est à cette condition que s'élabore une pensée riche et complexe, qui veut déplier le réel plutôt que le réduire à sa volonté. Pourtant, cette modestie interroge : est-ce que la littérature n'a plus d'autre place aujourd'hui que celle d'inquiéter le monde, laissant à d'autres le soin de construire des leviers pour le soulever ?